

Du côté des femmes dans l'Histoire : Flora Tristan, la voix des exclus

Autor(en): **Khan, Maryam / Tristan, Flora**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Émilie : magazine socio-culturelles**

Band (Jahr): **[94] (2006)**

Heft 1507

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-283063>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Du côté des Femmes dans l'Histoire

Flora Tristan, la voix des exclus

A l'avant-garde du féminisme quand ce combat était mal vu, et du socialisme quand Marx n'avait pas encore pris la plume, Flora Tristan, écrivaine passionnée et marginale, donne une voix à tous les exclus du champ de la parole de la première moitié du XIXe siècle: femmes, ouvriers et opprimés. Observatrice avisée, grande voyageuse, première grande reporter féminine, elle écrit pour nous l'histoire des obscurs et des sans grade dans le Pérou nouvellement indépendant, dans l'Angleterre de 1840, première nation industrielle de l'Europe et dans la France de Louis-Philippe. Ses œuvres et les études menées à son sujet nous dévoilent une femme dont seule la mort a pu arrêter la lutte.

MARYAM KHAN

Flora Célestine Tristan (1803-1844) est la fille d'un aristocrate Péruvien, Don Mariano, ami du libertador Simon Bolivar qui, par négligence, n'a pu se marier avec la mère de Flora, une bourgeoise parisienne. Il mourra prématurément quand elle aura quatre ans, laissant sa femme dans une situation financière difficile. Flora découvre alors l'injustice, les humiliations, les discriminations, les barrières sociales. Ses origines aristocratiques ne sont pas reconnues. Elle devient «une bâtarde» comme on disait alors et comme on ne cessera de le lui répéter sous la Restauration obscurantiste de la France de 1818. Elle a alors quinze ans. Elle est rage, elle est colère. Elle souffre, se tourmente, crie à l'injustice, accuse sa mère et la société. Et se sert de l'oubli comme d'un pouvoir sur l'erreur admirable de la vie. Désormais elle aura une préoccupation: la misère humaine.

La femme-messie

Toute jeune, Flora devient ouvrière. Elle épouse son patron André Chazal dont elle aura trois enfants. Des disputes répétées, un couple déchiré. Flora quitte Paris et commence à voyager en Suisse, en Italie, en Angleterre et au Pérou, le pays de son père où elle compte faire reconnaître ses origines aristocratiques. Elle reviendra sans un sou mais avec un magnifique ouvrage *Pérégrinations d'une paria*⁽¹⁾ (1834) dans lequel elle défend le droit de la femme et critique vigoureusement l'esclavage. Devenue écrivaine, elle se transforme en intellectuelle révolutionnaire. Elle clame la nécessité de faire bon accueil aux femmes étrangères, propose des mesures contre le nationalisme et la xénophobie, prend contact avec le socialiste Fourier, avec des cercles d'ouvriers, signe des pétitions pour le rétablissement du divorce (1837) et l'abolition de la peine de mort (1838). Lancée dans les milieux parisiens, elle fréquente salons et célébrités. Fêtée et célébrée, elle participe aux réceptions, galas et bals masqués. Mais elle ne s'installera pas dans ce milieu. Elle repart pour Londres pour la quatrième fois, où elle fera une véritable enquête sur la classe ouvrière anglaise. Elle visitera des manufactures, en fera des descriptions extrêmement détaillées, aura le courage d'entrer dans les prisons, se déguisera en homme pour s'introduire dans la Chambre des communes, se promènera dans les quartiers malfamés. Elle écrit *Promenades dans Londres*⁽²⁾ (1840) et *L'Union ouvrière*⁽³⁾ (1843) où elle appelle à l'émancipation des femmes et des salariés. Elle revendique pour les femmes le droit au travail.

Le rêve de femme-messie qu'elle met en scène dans son roman *Méphis*, Flora le vit dans son tour de France, voyage qu'elle effectue fiévreusement dès l'été 1843. Voyageant de ville en ville, elle choisit de porter la parole émancipatrice aux ouvriers qui, pour la plupart ne savent pas lire. Il s'agit de faire accepter son projet de constituer la classe ouvrière. Et de se faire soutenir par tous les comités ouvriers en France. Mais Flora est déchirée. D'un côté, il y a le rêve, des ouvriers qui ne demandent qu'à se réveiller après sa parole. De l'autre, la triste réalité. Une élite d'autodidactes qui ne se laissent pas convaincre. Fatiguée, le soir, souvent tard dans la nuit, elle figure dans son journal, ses conflits et ses contradictions. Flora et son double. Si opposées et si secrètement parentes. D'un côté, un sentiment de solidarité, lorsqu'elle note sa compassion devant la misère et la détresse des ouvriers: Auxerre, 12 avril 1844 «Il faut travailler quinze heures pour pouvoir manger. Quelle galère ! Une pareille vie abrutirait Dieu lui-même. Un travail répugnant, des maladies fréquentes, des contrariétés incessantes, une inquiétude permanente pour le sort du lendemain, une fatigue constante (...). En face d'une pareille condition, on s'étonne de la brutalité de l'ouvrier. Moi, je m'étonne et ne peux m'expliquer sa bonté ». D'un autre côté, les préjugés lorsque les maux lui collent à la peau et aux mots: «C'est réellement la stupidité des ouvriers qui est capable de rebuter, de refroidir, de dégoûter l'âme la plus ardente. Il faut pour se retrouver en compagnie de ces gens-là être cuirassée de toutes parts. Les uns sont bêtes, les autres grossiers».

L'impossible quête

Elle ne réussit pas toujours à se départir d'un ton distancé partagé par tant d'autres à l'époque à l'égard de la classe populaire. Sous la Monarchie de Juillet, on voit les pauvres comme des barbares. On les nomme populace. Mais que sont ces préjugés face à la douleur commune. Leur souffrance est la sienne. Flora continuera à se faire l'emblème de l'intelligence et de la compassion. Elle a le sentiment d'être la seule capable de transformer le sort de l'humanité. Flora et l'exaltation de soi, prise à son propre piège: «Ma mission est sublime, c'est de mettre les hommes dans la légalité de droit». Acquiesçant à un dépassement de sa propre souffrance, Flora se fera don, obéissant tout à la fois à ses désirs de révolution, son inépuisable générosité, un sentiment mystique et l'appel irrésistible de sa propre disparition. Son discours obsessionnel ne cesse d'indexer la mort, qui l'appelle et l'aspire: «J'ai déjà eu quelques crucifiements. Je ne désespère pas qu'un de ces jours le tableau soit complet, qu'on me jette de la boue, qu'on me lapide». Sa mise à mort, étrangement, ravira les couleurs du monde. Le salut viendra de sa perte. Dans cet abandon absolu de son corps à l'humanité, Flora se persuadera par ses idées: elle est envoyée par Dieu. Elle se nomme martyre, obéit à la voix de Dieu qui parle en elle. «Avec cette pensée, on n'a pas besoin de s'inquiéter et aussi de rien je ne m'inquiète». Elle exalte la souffrance qui lui donne «une grâce divine, la magnétise et la transporte dans l'autre vie». Alors qu'importent l'adversité, les humiliations –qu'elles viennent des bourgeois ou des ouvriers– la maladie et les douleurs atroces qui l'accaparent. Sur les cinq cents pages que fait son journal,

Flora s'oublie. Seules quelques phrases sur sa fatigue. Quelques mots aussi sur ses déboires, lorsqu'elle apprend, hébétée, que ses affaires sont jetées dans la rue parce qu'elle n'a pas payé son loyer. Son voyage prend la forme d'un calvaire. Flora est ravagée par la maladie. D'ailleurs qu'importe. Flora martyre qui veut oublier son corps et sa matérialité. Ravie, elle note dans son journal «qu'à l'amour d'un homme, elle a préféré l'amour de l'humanité». Dans sa quête désespérée et toujours insatisfait de l'amour absolu. Flora attirée par les hommes et les femmes, se parant de sa féminité, exerçait une fascination magnétique sur ses interlocuteurs, subjugués par sa beauté et sa sensualité: «je suis si gourmande, si friande, que tout ce qu'on m'offre ne me satisfait point». Flora hantée par l'excès d'idéalité, enfin rassasiée: «La sainteté de la mission que je remplis m'émeut moi-même. Cette nuit, j'étais seule, là au milieu de la nuit et je me trouvais l'âme remplie de joie. Que c'est donc bon de faire le bien. Je suis tellement absorbée dans la sublimité que je ne sens qu'elle, je ne vois qu'elle et tout le reste disparaît». Flora meurt d'épuisement à Bordeaux, le 14 novembre 1844.

Honneurs posthumes

Oubliée après sa mort, elle est resuscitée par les grands de ce monde. Et pas des moindres. Paul Gaugin, peintre des peuples autres et lointains souligne le génie, la beauté et la noblesse de son «étonnante» grand-mère. Historien-ne-s et écrivain-e-s engagées, s'associent aux poètes pour la célébrer. André Breton, chef de file du surréalisme la célèbre dans «Arcane 17», avant de lui rendre un magnifique hommage en préface de l'édition de sept de ses lettres. Le poète chilien, Pablo Neruda, prix Nobel de littérature, l'évoque dans ses *Mémoires*. Et Jean Jaurès la rend à la mémoire collective dans *Histoire socialiste*. Aujourd'hui, le Dictionnaire des Femmes célèbres la décrit comme «l'initiatrice de l'internationalisme». Stéphane Michaud, spécialiste de Flora Tristan, professeur à la Sorbonne, organise colloques et conférences. Et Mario Vargas Llosa, écrivain péruvien met en scène, dans un roman, la vie parallèle et le destin commun de celle qu'il appelle tendrement Florita l'Andalouse Mme La Colère, et de son petit-fils, Paul Gaugin⁽⁴⁾.

Notes:

- (1) Flora Tristan *Pérégrinations d'une paria*, Indigo et Côté-femmes, Paris, 1999.
- (2) *Promenades dans Londres* actuellement en rupture de stock
- (3) Flora Tristan *L'Union ouvrière*, Indigo et Côté-femmes, Paris, 1999.
- (4) Mario Vargas Llosa *Le Paradis – un peu plus loin*. Gallimard, Paris, 2003.

S	S		S	E	L	I	A	E	L
M	E	R		N	I	T	E	R	A
	N	I	T	A	T			V	
	C	A	U	O	R	E	K		U
R			E	N	E	M	C	L	A
E		S	P		S	O	I		E
T	S	O		S	A	C	R	E	B
S		T	A	N	R	A	C	N	I
L		O		O	B	I		I	R
E	L	L	E	M	A	G	R	A	G